Au temps des monstres et des catastrophes

Volet I des Strates

Note pour la lecture

Strates est une œuvre fictionnelle comprenant quatre livres. Il s'agit d'une tentative d'écriture romanesque de la réalité au XXI^e^ siècle : réalité de l'hybridation générale où le réel se ramifie en une série d'états intermédiaires : fictions-vraies, *real-fictions*, fictions-documentaires, réalités altérées, virtuelles, dégradées, fabriquées : un temps de la reproduction, de l'ersatz, de la copie, où les êtres entrent à leur tour dans un âge de la fabrique, où l'industriel & le naturel se confondent. L'unité des *Strates* tient de l'archéologie : une excavation romanesque où chaque livre creuse dans la fiction précédente, pour y trouver non pas l'image première, originelle, mais le vertige d'une histoire cachant une autre histoire comme des poupées russes. Une déconstruction produisant une fiction et appelant à son tour une destruction. Ce livre est la première couche de cette sédimentation : un *péplum* ou un *blockbuster*, qu'il conviendra d'entailler, au fil des livres. Et même, il faudrait dire, de saccager.

Aux exilés, aux déplacés,
aux filles et fils de l'hybridation, de l'artifice,
aux habitants de ce monde sans ailleurs, parodique et cruel,
à mes enfants, pour qu'ils sachent y trouver des trappes,
des trous, des brèches d'espoir
et d'inventions.

Mais avant, lecteurs !

Imaginez le décor d'un monde à quelques kilomètres de Dallas, dans le désert de Gobi, au Nouveau-Mexique, dans les grandes steppes chinoises, en Sibérie, à la place des anciens goulags. Et dans ce monde, vous ignorez si vous êtes spectateurs, figurants ou auteurs, spect-acteurs ou au-c-teurs, bourreaux ou victimes, consentants ou consentis, mais quoi qu'il en soit, vous êtes émus, très émus. Et vous avez peur, car vous craignez que cette reproduction comme l'Histoire entière vous absorbe et vous surprenne, comme ça, un beau matin.

Tourfff !

L'Histoire !

Dans cette reproduction des *Strates*, qui est là ? Des comédiens, peut-être. Des gens comme vous et moi ? Des marionnettes qui croient être libres parce qu'elles tirent les fils de leurs propres jambes. Mais encore ? Des machines, des engrenages, bourrés d'huile de langues et programmés pour des fictions qui furent conçues, élaborées ailleurs, autour d'une table, entre deux machines à café, un couloir, une fontaine à eau et une salle de réunion standard. Et par qui encore ? Par la chaîne ininterrompue de la dramaturgie, les ouvriers spécialisés du Script, *the story-taylors* : tailleurs

d'histoires payés à l'heure, à la minute, au lance-pierre, pour faire entrer le livre dans l'âge machinal – *Ô, modern times !* – Rationalisations du suspens, de l'intrigue, de toutes nos sensations. La *story-taylorisation*, il faut écrire, en souvenir de Taylor, le bon Monsieur Taylor des usines Ford, vous vous souvenez ? *Choisissez la couleur de votre voiture pourvu qu'elle soit noire ! Allez ! Choisissez ! Et écrivez aussi ! Ecrivez ! Plus vite !*

Dans *Strates,* que font-elles, ces machines-personnages ? Sont-elles en répétition, en rodage ? Là, regardez-les, maintenant, elles saluent et l'on peine à connaître leur nom. Depuis que nous avons été expulsés, nous : déchets et espérance, fœtus et avenir, geignards et seigneurs, expulsés au commencement du col de l'utérus de nos mères naturelles - encore naturelles, mais pour combien de temps ? - nous ne connaissons ces machines que transformées. Les personnages ont changé de peau. Et cette deuxième peau, à notre grande surprise, s'est mise à saigner au point que nous oublions la première. Mais, voyons, à quoi ressemblent-elles, ces machines des *Strates* ?

Machines-personnages ! Qui êtes-vous ?

Je réponds pour elles, pour l'instant, parce qu'elles ne parlent pas. Pas encore. Parce que les scénaristes n'ont pas encore prévu, pour elles, des lignes hilarantes, des répliques meurtrières. Il y a donc LWK : *Leopold William Kacew,* le silencieux – vous le rencontrerez bientôt. Et sa sœur Adia, la mystérieuse : elle, vous la découvrirez plus tard. « Dino », comme on l'appelle aussi, ou LWK, et sa sœur Adia. Les exilés, les migrants du *péplum.* Ils forment la fraternité

des *Strates*, le mensonge-vrai des origines : deux faces d'une pièce, figure mythique des jumeaux, monstre et ange. Mais ce standard de *péplum* est-il vraiment tout ? Le frère, aujourd'hui, est-il encore le frère et la sœur, sa sœur ? D'où viennent-ils, de quel pays ? La terre qui les a vus naître était-elle un mirage, une reconstitution ? Vous l'apprendrez bientôt.

Cependant, comme on vendait la mèche – *trahir ! trahir !* – des complots nihilistes dans l'Europe disparue, le réveil sera dur. Lorsque vous comprendrez enfin, lecteurs ! il sera trop tard : le faux sera pris pour vrai.

Sauf qu'avant, *prima ! prima !* comme des archéologues, nous devrons creuser. Nous, c'est à dire mes mains, l'industrie de mes doigts. *Fingers & sons*… Et tandis que d'autres continueront d'arpenter la Terre, en surface, nous traverserons les croûtes sédimentées de l'artifice : profondeurs des images, sons, gestes et paroles qui, d'archivages en reprogrammations, ont remplacé nos sensations premières. Et tandis que nous avancerons, une lampe accrochée au front, toussant, toussant, et pestant comme des spéléologues dans cette galerie médiévale d'écrans qui donnent sur d'autres écrans, nous croiserons une jeune femme : *Boudoir*. Elle sera pour nous, Ulysses immobiles, la pelote de Pénélope : une sotte, une amoureuse. *Boudoir* apparaîtra, disparaîtra, dans *Strate I*, *Strate II, Strate III, Strate IV* : ma *Guerre des étoiles*. Quatre livres ! Comprenez ! C'est plus que trois, le chiffre saint de la fiction américaine à laquelle, en vérité, j'ai voulu répliquer, frappe contre frappe, en européen. Comprenez : en *perdant*. Afin de dire à quoi ressemble *le monde* de notre point de vue incertain et hanté. Et donc *Boudoir* sera la muse, puis la tragédienne.

Plus nous creuserons pour connaître son histoire, plus nous serons comme des cafards au temps du Déluge.

Autant dire : peu de chose.

Mais croyez moi, lecteurs, à l'issue de ces fouilles, vous serez plus voyants ! Dans ces *Strates*, vous serez la buse qui, par la lucarne de l'Arche, s'envole, et comme elle, vous sifflerez : « Je ne vois rien. Plus de Terre, il n'y a plus de Terre ! » Ce que vous découvrirez ne sera ni différent, ni éloigné de vos vies, de vos villes. Non, vous n'aurez pas voyagé. Vous serez demeurés parfaitement fixes, assis dans l'intérieur douillet de votre salon, c'est-à-dire adossés aux ponts qui enjambent tous les fleuves de vos pleurs. Vous serez devant le grand saule qui domine les collines des campagnes alentours. Et pourtant, *vous n'aurez pas voyagé.* Seulement ça : les choses, les êtres, le décor de vos vies auront tant changé que vous serez devenus des étrangers.

Nous tous : étrangers ! Eïmmigrés inertes, obèses, anémiques.

Et ce que vous verrez alors, lecteurs, ce seront ces pays qui passent à la vitesse des clips. *Boum ! Boum !* Le long défilement où vous serez parfois l'errant, parfois l'indigène, parfois le clandestin, et parfois le meuble de grand-mère.

Connaissez-vous Dubaï ? Et Pari's ? Pari's ?

Il faut maintenant plonger dans le décor des villes. Connaissez-vous Dubaï ? Et la nouvelle Vegas ? Connaissez-vous les parcs naturels de l'Inde où les tigres se demandent, avant de disparaître, si leur agonie ne sert pas à créer un climax, un dénouement ? Avez-vous vu Shangaï et ces rues *à l'identique* de Londres où les bus sont rouges, à deux étages ?

Pour accueillir ce psychédélisme du réel où les villes entières s'importent, s'exportent, où la terre elle-même vole pour se dépayser, nous devrions écrire une invocation à Walter Benjamin. Qu'il revienne ! Qu'il surgisse en magicien d'un halo de fumée et qu'il nous dise, le sorcier, comment ne pas sombrer dans la nostalgie. *Soft-feelings mondialisés, Pouahh !* Comment ne pas déplorer les temps de l'authentique ? Et lui, Benjamin, seul à avoir espéré qu'une libération naîtrait du dédoublement de nos vies, nous lui adressons cette prière :

Notre Copiste, qui es aux cieux,
Que ton règne vienne,
Que ta reproductibilité soit faite sur la Terre comme au Ciel.
Donne-nous aujourd'hui le dessein quotidien
Et pardonne-nous notre nostalgie comme nous pardonnons aussi...

Car, en vérité, nous plongons. Nous nous enfouissons. Le faux n'est plus un instant du vrai, il en est la conquête. Et où sommes-nous désormais ? *Where are we ? ¿Dónde ? Wo sind wir ? In welche lengua ?* Lecteurs, auteurs, exilés, déportés, apatrides et brassés, entre des strates, précisément, des strates d'histoires, de vies, de gestes, d'émotions que nous croyons incarner : des strates de fictions, finalement, ouvrant sur le vide.

Voyez les villes psychédéliques ! J'ai dit ça, mais j'aurais dû dire : *Voyez ces jeunes gens et nos vieux, leurs métamorphoses.* Ils ont les visages de l'avenir. Et dans le miroir, ce n'est pas leur grimace d'enfant, mais quelque chose d'autre, de plus monstrueux, qui ne leur appartient plus. Quelque chose qui s'est insinué dans les plis du corps, pour les façonner : peut-être des séries télévisées, des clips, des images si intériorisés qu'ils ne font

plus qu'un avec l'existence qu'ils singent. Et quand ils se regardent, que voient-ils ?

Une dernière chose encore...

Maintenant, le livre va se fendre. Vous allez lire – ou plutôt – entrer *Au temps des monstres et des catastrophes*, premier volet du livre des *Strates*. Entrez-y, comme dans un monde augmenté. Regardez les mots et les choses qui le peuplent comme un ersatz de l'état où nous sommes, de l'avenir que nous habitons. Et ces petites marionnettes, machines-personnages des *Strates*, observez-les avec compassion : elles sont comme vous, comme moi, elles cherchent à tout prix à trouver une seconde peau. Des yeux, une bouche, un visage.

Alors, une dernière fois, allez ! Permettez, lecteurs, que je leur parle. Que je leur dise, oui, à vous, mes petits personnages : *Voyez ! Dans les journaux, à la télévision, avec quelle violence notre dramaturgie humaine est imposée. Guerre, terreur, peurs, calculs, et probabilités. Et puis, le rabachage, le bégaiement médiatique qui contaminent l'esprit et le corps. Regardez avec quel acharnement on cherche à vous convaincre que la réalité est ainsi faite. C'est une furie de paroles, d'images et de sons qui nous met à genoux. Nous sommes battus, quotidiennement battus, et chaque fois que nous tentons de relever la tête, le pilonnage reprend. Peut-être s'agit-il d'un bombardement où le cerveau humain ressemble à Dresde après-guerre ou au ghetto de Varsovie. Nous sommes les Juifs, les Afghans d'un siècle mental, hyperbolique. Le 21e ! Nous, visés du haut du ciel, sans discernement. Et il ne reste des villes dans nos têtes que des moignons de villes. Voilà pourquoi je vous ai créées, mes miniatures ! Pour que le récit de l'Histoire en cours, sa Totalité, sa Démesure, sa Catastrophe nous appartiennent à nouveau.*

Pour que jamais plus sa Complexité ne nous dépasse au point de nous réduire à des bouts d'os et de chairs éparpillés. Grâce à vous, peut-être, des centaines, des milliers d'hommes et de femmes réussiront à comprendre cette farce macabre où nous sommes appelés à vivre. C'est pour cela que je vous ai conçues. J'aimerais simplement ne pas avoir menti.

C.To

Au temps des monstres et des catastrophes

Volet I des Strates

Crois-tu qu'il y ait encore, quelque part,
une terre où construire
ta maison ?

William Durst,
the Afterman, 1954

Leopold Eschmann Racen

1. Le Mime pionnier

Il arriva en longeant le chemin de fer, comme les pionniers au début du XIXe lorsque Pari's n'était encore qu'une bourgade de *western* équipée d'un *saloon* et d'une *bank* que d'intrépides gardiens de vaches dévalisaient après avoir refroidi une brassée de peaux-rouges. Suivant la marche joyeuse des touristes vers les palaces du centre-ville, le chapelet d'hôtels flambant vieux qui avait de longue date recouvert le *saloon*, la *bank*, les *cowboys* et les indiens, il fut d'abord ébloui par les milliers de luminaires *Belle Epoch* plantés tels des poteaux télégraphiques sur les mornes plaines du Texas. Seul un peintre excentrique aurait pu croquer cette majestueuse farce qui cherchait à reproduire le *Paris* de Haussmann au nord-est de Dallas.

Il se sentit aussitôt familier de cette ville, lui qui ne s'était jamais établi nulle part, car elle incarnait justement ce nulle part – *this fuckin nowhere* – une utopie absurde où la réplique de la Concorde et l'ersatz de l'Hôtel du Louvre jouxtaient une *Eiffel Tour* trapue, coiffée d'un chapeau texan monumental, qui rivalisait avec la *skyline* d'une *Arch of Defense* miniature, tandis que, plus loin, les eaux artificielles d'un Canal Saint-Martin amputé aux trois quarts berçaient les bateaux-*fly* jusqu'au Pont-Neuf à l'échelle un pour six.

N'ayant pour lui qu'une silhouette élancée, une ambition discrète, des pommettes saillantes et de grands yeux noirs, LWK s'installa à la périphérie de la ville dans un hôtel salement tapissé de fleurs en plastique et de colonnes en PVC : trois causeuses à l'ancienne, leurs coussins en vinyle patinés

parachevaient le décor, celui d'un bordel minable où des touristes vidaient leur sac en fourrant des putains dans l'indifférence de la taulière qui prenait des poses à la vue des clients, ce qu'elle fit en le voyant entrer. "*Your name, please ?*
- Leopold William Ka…
- *Is that Italian ? You look like an Italian.*
- *I'm a new man.* J'ai gagné mon identité à la loterie. Ne cherchez pas, désormais, *I'm an American.*
- *American bastard. What is it exactly ?* Sur ce, la taulière lui tendit sa clef : *There you go, boy. Room eighteen."*

En partant, LWK compta : *dix-huit, deux fois neuf, six fois trois,* puis il disparut dans l'escalier.

Ce fut là, à l'ombre du *Gai Montmartre,* dans ce théâtre postiche où se frôlaient sans jamais se toucher le luxe, la misère et l'ennui, que LWK connut ses premiers succès. Tous les clients de l'époque évoquaient un homme poli, réservé. La patronne essayait bien de ternir son image en racontant à un journal local qu'il n'arrêtait pas de « se payer des filles », en vain. Les hôtesses d'un café voisin l'avaient aussitôt démentie : "*LWK, you see, he was mister nice guy.* C'était un type élégant, un peu timide aussi, *a real gentleman. A little shy too.* Difficile de l'approcher. Et puis*, he was always busy selling his Sweet Desires.*"

Les *Sweet Desires* étaient de petits *sextoys* compatibles avec n'importe quelle muqueuse – bouches, lèvres, cons, langues… Ils changeaient de couleur selon l'acidité des eaux ou des sels du corps. Ils étaient emballés comme d'inoffensifs bonbons. Très vite, la presse américaine les rebaptisa *Pleasure Sweets.* Glissés dans un étui gousset fermé d'un lacet or, ils étaient

imprimés des initiales LWK. Les acheteurs avaient ainsi l'impression de porter sur eux un lupanar de poche.

À l'intérieur de l'étui, LWK joignit un mode d'emploi qui figurait, au recto, un *user's guide*, et, au verso, les codes couleur et les acidités correspondantes. Telle était la formule miracle des *Sweet Desires* comme l'écrivit Lancaster Reynolds, un jeune pigiste fraîchement recruté par le *Washington Post* :

> La synthèse parfaite de notre passion pour ce qui est enfantin, joli-joli, et de notre autolâtrie.

En quelques mois, les touristes furent conquis. Chacun se vantait de son acidité. Désormais, on n'était plus enragé, désœuvré, inquiet, déprimé, mais *green*, *yellow*, *blue*, *red*, *purple*, ou encore *green-olive* et *blue-Klein*. On suçait à toute heure du jour ou de la nuit. On se caressait sans repos. On s'excitait, se brossait, se titillait, se papouillait, s'effleurait, se mignotait, se chattait, se frôlait, se frottait, si bien que plus personne n'avait idée de dormir, que de jouir et jouer...

Dieu ! Mais jusqu'où ira-t-on dans cette régression ?
N'y aura-t-il pas un jour, une heure,
où le dernier des hommes,
une putain ou un macaque se lèvera pour dire :
Arrêtez ! Arrêtez !
Regardez autour de vous !
Les oiseaux meurent, les tigres agonisent !
N'y aura-t-il donc personne, jusqu'au bout,
pour s'agenouiller et prier ?

Mais rien, non. Les casinos et palaces de *Pari's* doublèrent leurs chiffres d'affaires. On vendait des *Sweet Desires* à côté de chaque machine à sous. Les croupiers en tenaient de pleines sacoches à la disposition des joueurs ; car c'étaitlà une délicate attention de LWK, les Désirs Sucrés fondaient en diffusant des molécules *antibiotic*, *energetic*, *exotic*, *melancolic*...

Quelle connerie !